

Cahier d'histoire

27^E ANNÉE

N° 81

OCTOBRE 2006

Société d'histoire de Beloeil – Mont-Saint-Hilaire



LES VERGERS DE SAINT-HILAIRE

LA FÊTE DE LA POMME
DU MONT SAINT-HILAIRE

Société d'histoire de Belœil – Mont-Saint-Hilaire

Case postale 85010, Mont-Saint-Hilaire (Québec) J3H 5W1

Courriel : info@shbmsh.org

Site internet : <http://www.shbmsh.org>

Membre de la Société d'histoire de la vallée du Richelieu, de la Table de coordination des archives privées de la Montérégie, de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec et de la Table culturelle de la Vallée-du-Richelieu.

Bureau de direction

Président : Alain Côté

Vice-président : Benoit Béland

Trésorier : Alain Côté

Directeurs : J. Roger Cloutier

Pierre Gadbois

Pierre Lambert

Chantal Millette

Jean-Mathieu Nichols

Comité de rédaction

Chantal Millette, directrice

Anne-Marie Charuest, correctrice

Suzanne Langlois, correctrice

La Société publie des textes d'intérêt local et régional (Vallée-du-Richelieu) traitant d'histoire, de généalogie et de sujets connexes.

Les manuscrits, remis en double exemplaire et sur disquette informatique, sont soumis au comité de rédaction qui les accepte, les rejette ou propose des modifications. Les auteurs sont priés d'utiliser les *Instructions aux auteurs* préparées à leur intention.

©Société d'histoire de Belœil – Mont-Saint-Hilaire 2006

Tous droits de reproduction réservés.

Graphisme : Caroline Clouette

Impression : Imprimerie Maska inc.

Dépôt légal : dernier trimestre 2006, Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada. ISSN : 0225-5359

Page couverture : Madeleine Létourneau, Reine de la pomme le 22 septembre 1953, accompagnée de ses filles d'honneur, Huguette Pineault à droite et France Ducharme à gauche. (SHBMSSH, fonds Armand-Cardinal, 5/45,2)

Cahier d'histoire

Société d'histoire de Belœil - Mont-Saint-Hilaire

27^E ANNÉE

N° 81

OCTOBRE 2006

SOMMAIRE

Les vergers de Saint-Hilaire _____ 3
par Pierre Lambert

La « Fête de la Pomme » du mont Saint-Hilaire _____ 28
par Benoit Béland



LES VERGERS DE SAINT-HILAIRE

———— PIERRE LAMBERT

L'auteur est ancien président de la Société d'histoire de Belcèll – Mont-Saint-Hilaire et en dirige actuellement la bibliothèque. Il présente ici un chapitre d'un futur ouvrage sur le mont Saint-Hilaire à paraître bientôt, étude qui s'est méritée le premier prix au Concours Percy-W.-Foy 2005 de la Société d'histoire de la vallée du Richelieu.

Saint-Hilaire les pommes... Le mont Saint-Hilaire a toujours été associé à ses vergers. Les longues filées de voitures qui circulent sur les chemins de la montagne lors de la floraison et surtout au moment de la cueillette en septembre nous le rappellent chaque année. À Saint-Hilaire même, la pomoculture a perdu beaucoup de son importance économique mais elle demeure toujours étroitement liée à son imaginaire. Elle a été associée dès les origines aux légendes de la montagne et aux fées protectrices des vergers. Plus tard, la fabrication du cidre sur une grande échelle et les excès d'alcool des pomiculteurs contribuèrent à répandre leur réputation de païens et de mécréants. Aujourd'hui, la pomme demeure le principal emblème de mont Saint-Hilaire et apparaît sur une foule de publicités commerciales.



Figure 1. Carte postale "Les pommiers en fleurs" Mont St-Hilaire, Christianne Daniel, Club photo *Mont-Oell*, Groupe promotion, Mont-St-Hilaire. (SHBMSH, Fonds Armand-Cardinal, 5/41,3)

La culture des pommes est ancienne au mont Saint-Hilaire. Elle l'est encore plus en Nouvelle-France. Les premiers colons y trouvèrent à leur arrivée des arbres fruitiers indigènes. Le père Lejeune, dans les *Relations des Jésuites*, écrit en 1636 qu' « On voit ici des poiriers, pommiers, pruniers, cerisiers et autres arbres portant des fruits sauvages ». Ceci n'empêche pas les Français d'apporter de leur pays des graines qui seront à la base des premiers vergers de la Nouvelle-France. Champlain apporte avec lui des pépins de pommes qu'il met en terre à Québec. Louis Hébert plante des pommiers dès 1617¹. Gabriel Sagard observe chez Hébert un jeune pommier apporté de Normandie². À Montréal (à l'époque Ville-Marie), on estime que les premiers vergers³ furent créés par les Sulpiciens sur les pentes du mont Royal vers 1650. Un siècle plus tard, la pomoculture était encore concentrée à Montréal et ne s'était pas encore développée en Montérégie⁴.

Pommiers sauvages, importés, semés, greffés

Les premiers vergers commencèrent à prospérer sur les pentes des Montérégiennes au début du XIX^e siècle. Ces collines profitent à la fois du climat doux de la plaine de Montréal et de sols graveleux abandonnés sur les plages de la mer de Champlain⁵. À Saint-Hilaire, on présume que les premiers colons à s'installer sur les flancs de la montagne, après l'ouverture du chemin de la montagne vers 1768, récoltaient les fruits des pommiers sauvages qui s'y trouvaient à l'état naturel⁶. Il y avait peu de « pommes à couteau⁷ ». On trouvait également sur les pentes de la montagne des vignes sauvages qui, d'après la tradition, donnaient de si beaux fruits qu'on les appelait « les raisins de Saint-Hilaire⁸ ». Lors de son passage au mont Saint-Hilaire en 1799, J.C. Ogden observa que « Apples and other fruit trees flourish upon it⁹ ».

À l'origine, la pomoculture, qu'il s'agisse de pommiers sauvages ou importés, était une culture complémentaire de subsistance. Le début du XIX^e siècle vit l'introduction progressive de variétés importées, la différenciation entre

pomiculteurs et cultivateurs et enfin l'apparition de vergers commerciaux. Le terrier seigneurial¹⁰ de 1810 nous indique que plusieurs emplacements sont « complantés d'arbres fruitiers ». Massa Southwick résume ainsi l'état de la pomoculture lors de son arrivée dans la paroisse en 1822 : on y trouvait quelques vergers anciens et plusieurs récents, tous en variétés semées¹¹. Il n'y en avait qu'un seul constitué de pommiers greffés, celui de James Finlay, un important marchand de Belœil à cette époque¹². Ce premier verger d'arbres greffés était avant tout constitué de pommiers de la variété Fameuse mêlée à d'autres variétés.

Southwick déclare qu'il y avait alors plusieurs milliers de pommiers au mont Saint-Hilaire, surtout situés sur les côtés sud, sud-ouest et ouest de la montagne, avec quelques autres sur les côtés nord et est. On commençait à planter de plus en plus des pommiers greffés, surtout en Fameuses. Ce qui n'empêchait pas quelques pomiculteurs d'essayer la culture de variétés importées. Quelques producteurs possédaient également des pruniers et des cerisiers mais uniquement pour leur consommation familiale.

Les vergers paraissent avoir été bien établis dans la montagne au cours des années 1820 et on craignait que les enfants y volent des pommes en allant à l'école. Cependant, la pomoculture n'avait pas encore pris une expansion considérable puisque Joseph Bouchette n'en signale même pas l'existence dans la description de la seigneurie qui apparaît dans ses travaux de l'époque.

Un article paru dans *L'Écho du Pays* en 1833 nous indique que la paroisse aurait alors possédé 7 000 pommiers produisant 14 000 minots de pommes¹³.

La dîme de pommes et les processions contre les chenilles

À une époque où les statistiques des vergers font cruellement défaut (la production fruitière ne commence à être recensée qu'en 1871), c'est la dîme de pommes qui nous fait connaître les pomiculteurs de Saint-Hilaire. Au début du



Figure 3. Famille de Emery Beauchemin s'en allant aux pommes, chemin des Trente à Saint-Hilaire, aujourd'hui rue Ozias-Leduc. (SHBMSH, Fonds Armand-Cardinal, 5/5,4)

XIX^e siècle, la subsistance du curé était assurée par une dîme prélevée chez les habitants. Habituellement, la dîme était en blé mais les pomiculteurs n'en cultivaient pas. Ils désiraient donc la payer en pommes¹⁴ mais l'évêque hésitait à l'autoriser car ces fruits se gâtaient beaucoup plus rapidement que les patates qu'il aurait préférées, faute de blé! Les curés de Saint-Hilaire pouvaient trouver un avantage à la dîme de pommes étant donné que, comme les autres dîmes en nature, elle était basée sur une proportion (la 27^e partie) de la production totale et que la superficie des vergers augmentait très rapidement à cette époque. Apparemment, le calcul des curés était mauvais car les pomiculteurs ne signaient jamais d'entente écrite et ils

étaient très lents à respecter leurs promesses... Cette dîme de pommes fut abandonnée en 1835.

La répartition établie en 1836 pour la construction de l'église paroissiale énumère 27 vergers¹⁵ dont 19 à la montagne; les vergers étaient divisés en trois classes dont 14 de première classe; c'étaient les vergers qui étaient les plus gros et qui produisaient le plus. En plus des pomiculteurs, plusieurs habitants possédaient des pommiers pour leur consommation familiale.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, on ne disposait pas de produits chimiques pour lutter contre maladies et insectes. On se servait des moyens de l'époque, c'est-à-dire des processions religieuses, pour mettre fin aux infestations de chenilles dans les vergers. En 1849, l'évêque qui autorisait la procession avertit le curé qu'un tel exercice ne pouvait être efficace que si l'on faisait bien comprendre aux habitants de la montagne « qu'ils doivent faire de dignes fruits de pénitence¹⁶ ». Éloignés de l'église, les pomiculteurs se servaient plutôt de leurs fruits pour noyer leur isolement...

Il arrivait que les vergers subissent des dégâts que même les processions n'arrivaient à empêcher. Survivre dans ces conditions était difficile et il fallait trouver de petits métiers qui aideraient à passer l'année. Lorsque l'hôtel du mont Saint-Hilaire est détruit par le feu en 1859, un journaliste commente en écrivant :

« Si cet hôtel n'est pas rebâti on peut regarder cet accident comme une calamité publique pour les habitants de la montagne, dont la récolte de pomme manque depuis deux années, et qui trouvaient de l'emploi pour eux et leurs chevaux en conduisant au dépôt du chemin de fer les nombreux visiteurs qui venaient chaque été passer les grandes chaleurs dans cet endroit¹⁷ ».

Le seigneur de Rouville, sa pépinière, son vignoble et son cidre

Les seigneurs avaient la vie plus facile. Le seigneur Hertel de Rouville, en plus de posséder « des vergers immenses », aurait possédé au cours des années 1830 une pépinière contenant plus de 2 000 plants de pommes, poires et autres fruits. Il avait même planté un vignoble de 400 pieds de vignes dont il espérait un excellent produit et qui avait la plus belle apparence¹⁸ ». Cette belle tentative vinicole n'eut pas de suite.

Hertel de Rouville pressait également des pommes. Sa production de cidre atteignait de 400 à 500 veltes par année¹⁹, c'est-à-dire de 3 000 à 4 000 litres. Observons enfin que le seigneur possédait des maisons dans ses vergers de la montagne qui pouvaient accueillir des visiteurs²⁰.

De nouvelles techniques culturales étaient alors mises en place dans les Montérégiennes, sans que l'on sache si elles étaient appliquées à Saint-Hilaire. Des Loyalistes, notamment des ministres du culte, introduisaient de nouvelles variétés greffées et développaient l'écussonnage²¹ dans les vergers des monts Yamaska et Shefford. À Saint-Hilaire, Massa Southwick, qui représentera la paroisse à la Société agricole et horticole de Montréal en 1876, était lui-même un Loyaliste²² arrivé en 1822.

D'après Armand Cardinal, les pomiculteurs de la montagne auraient planté au milieu du XIX^e siècle des arbres fruitiers importés de France. C'était de nouvelles variétés de pommiers, des pruniers, des poiriers, des cerisiers et d'autres petits arbres fruitiers semblables. Les hivers rigoureux ont eu tôt fait de sélectionner les espèces résistantes. Les poiriers disparurent rapidement suivis par les cerisiers. Seuls les pruniers résistèrent mais leur culture qui n'était pas très rentable, fut abandonnée.